



An Antane Kapesh (1926-2004)

Par Christine Chevalier-Caron

É

crivaine innue, Ann Antane Kapesh naît le 21 mars 1926 à proximité de Fort Chimo, aujourd'hui connu comme Kuujuaq. Fille de chasseur de caribou, elle passe son enfance en forêt, vivant de chasse et de pêche, du moins jusqu'en 1953. Elle ne fréquente pas l'école des « Blancs », selon ses mots. Bien qu'elle grandisse à une époque marquée par le développement des pensionnats autochtones, An Antane Kapesh est élevée par sa famille et reçoit une éducation innue traditionnelle dont elle défend publiquement la qualité toute sa vie durant. Mariée à 16 ans, elle est mère de 9 enfants qui, contrairement à elle, fréquentent l'école publique. Cette expérience marque fortement son œuvre littéraire.

En 1953, quatre ans après la création de la réserve Malietenam sur la Côte-Nord, An Antane Kapesh s'y établit avec sa famille. Elle quitte la réserve en 1956 dans le but de retourner vivre sur les terres innues d'où elle est originaire. Avec les siens et d'autres familles innues, elle s'installe dans un campement près de Schefferville, puis devient cheffe du conseil de bande de la réserve de Matimekosh de 1965 à 1967. Dans la foulée de cette expérience politique, elle entreprend d'apprendre à lire et à écrire l'innu pour défendre son peuple, son histoire et sa culture à travers ses écrits, bien qu'elle soit consciente d'emprunter ce mode d'expression de « l'Autre »ⁱ.



Sa première publication « Ces terres dont nous avons nommé chaque ruisseau », parue dans Recherches amérindiennes au Québec en 1975, dénonce l'appropriation territoriale faite par les blancs, de même que les ravages de l'acculturation causée par le colonialisme :



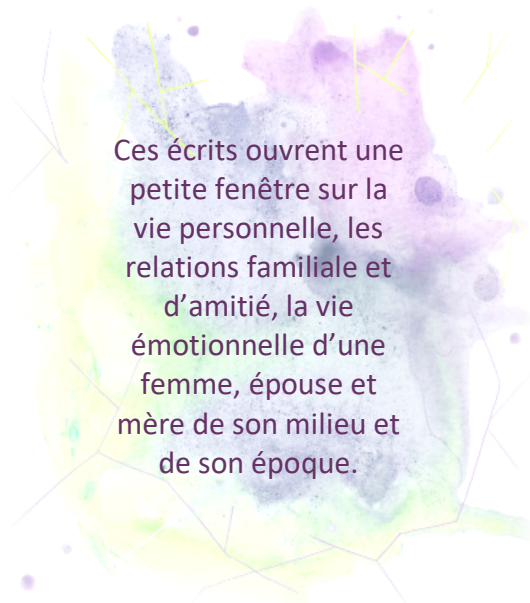
À présent, la façon dont l'Indien nomme lui-même son territoire ne sert plus; le territoire est, sur toute son étendue, nommé en français et, sur les cartes géographiques, tous les lacs et toutes les rivières portent des noms français ii.



An Antane Kapesch écrit ces lignes percutantes alors que l'exploitation des ressources naturelles de la Côte-Nord est déjà en plein essor, particulièrement depuis 1971, date à laquelle le gouvernement commence à accorder d'importants droits de coupe sur le territoire à Rayonier-Québecⁱⁱⁱ.

L'année suivante, An Antane Kapesch publie un premier essai autobiographique, *Je suis une maudite sauvagesse*, aux éditions Leméac en version bilingue innue/montagnaise et française. L'autrice y affirme son désir de défendre sa culture et celle de ses enfants en s'opposant à celle des blanc-he-s, bien qu'elle se dise consciente qu'elle emprunte une écriture qui ne fait pas partie de sa culture initiale. Son texte dénonce ardemment les abus et les violences du colonialisme et aborde notamment les problématiques relatives à la destruction des territoires, l'hypocrisie des conquérant-e-s et du monde politique, les impacts négatifs de l'éducation blanche, le racisme, la législation de la chasse et de la pêche, ainsi que l'image des autochtones dans les médias, la consommation d'alcool, les abus et les dérives de la police, et les problèmes de logement. En dressant un portrait bouleversant de la situation, An Antane Kapesch critique la notion de civilisation prônée par les blanc-he-s et remet en question certains pans du récit historique officiel. Certaines critiques n'hésiteront pas à qualifier son propos de « monologue inquiétant »^{iv}.

Toujours pleinement investie dans sa lutte pour promouvoir et conserver sa culture, elle publie un second ouvrage en 1979, *Qu'as-tu fait de mon pays?*, dans une traduction de Daniel Vachon, un littéraire innu. Le livre sera tiré à plus de 5 000 exemplaires, puis adapté en pièce de théâtre par l'Atelier de la Nouvelle Compagnie théâtrale en 1981. Dans ce récit, comme dans sa première publication, An Antane Kapesch critique le colonialisme et lance un appel à la résistance. Par l'entremise d'un narrateur enfant (autochtone) opposé aux Polichinelles (les blanc-he-s) qui exploitent son territoire et s'accaparent ses ressources, l'autrice révèle la violence des impacts de l'acculturation et de l'appropriation territoriale sur les populations autochtones. À la suite de la parution du livre, elle prend la parole lors d'une conférence de presse qui se déroule à l'Assemblée nationale. Comme c'est le cas pour l'ensemble de son œuvre écrite, ses propos sont percutants et revendicateurs. Elle affirme notamment qu'elle ne veut plus être identifiée comme Québécoise :





Je ne veux plus qu'on m'appelle Québécoise parce que j'appartiens à la nation amérindienne. Ce qui est plus important pour moi, c'est de conserver ma langue et ma culture^v.



Elle profite de l'occasion pour dénoncer les injustices que vivent les autochtones et pour réitérer sa volonté de vivre selon son propre mode de vie qu'elle considère bien meilleur que celui qui lui est imposé. Elle affirme également qu'elle ne croit pas que les blancs puissent être de véritables alliés et soutient qu'elle possède un bagage culturel plus important que ses propres enfants qui ont fréquenté l'école publique.

Elle continuera toutefois à militer pour que les enfants innus aient accès à une éducation susceptible de favoriser l'épanouissement de leur culture et la valorisation de leur mode de vie traditionnel.

Bien que le choix d'écrire en innu/montagnais soit parfaitement cohérent avec ses convictions d'écrivaine militante qui se dit fière de ne pas être allée à « l'école des Blancs » et de ne pas parler français^{vi}, An Antane Kapesesh reconnaît qu'il entraîne néanmoins des difficultés de communication avec ses enfants qui, contrairement à elle, parlent peu la langue innue^{vii}. Convaincue que les blancs ne comprennent pas la profondeur de sa dénonciation et, par ailleurs, inquiète que la mémoire autochtone d'avant les réserves ne se perde à jamais, elle cesse de s'adresser à ceux-ci pour se consacrer à l'écriture de livres pour enfant en

innu/montagnais. Elle continuera toutefois à militer pour que les enfants innus aient accès à une éducation susceptible de favoriser l'épanouissement de leur culture et la valorisation de leur mode de vie traditionnel. Il existe peu de détails sur sa vie après la sortie de son second livre, mais son œuvre est aujourd'hui reconnue comme ayant eu une forte influence sur le développement de la littérature autochtone au Québec^{viii}. Décédée en 2004, elle continue d'être une source d'inspiration pour de nombreux écrivains et écrivaines de la relève.



BIBLIOGRAPHIE

Brun, H. (1975). Une injonction contre l'ITT. *Recherches amérindiennes au Québec*, 5 (2), p. 12

Boudreau, D. (1993). *Histoire de la littérature amérindienne au Québec*. Montréal : l'Hexagone.

Boudreau, D. (2015). An Antane Kapesch. Dans Florence Piron (dir), *Femmes savantes, femmes de sciences (Tome 2)*. Québec : Éditions science et bien commun.

Giroux, R. (1979). "Je ne veux plus qu'on m'appelle Québécoise" (An Antane Kapesch). Dans *Le Soleil*, p. B7

Harel, S. (2017). *Place aux littératures autochtones*. Montréal : Mémoire d'encrier.

J. R. (1976). Je suis une maudite sauvagesse. *Québec-Science*, p. 47

Rowan, R. (1977). Féminin pluriel : Je suis une maudite sauvagesse. *Le Devoir*, p. 12

Kapesch, A. A. (1975). Ces terres dont nous avons nommé chaque ruisseau. *Recherches amérindiennes au Québec*, 5 (2), p. 3

Kapesch, A. A. (1975). *Je suis une maudite sauvagesse*. Montréal : Leméac.

Larue-Langlois, J. (1981). Deux fois le racisme. *Le Devoir*, p. 14

Lévesque, R. (1981). An Antane Kapesch « Qu'as-tu fait de mon pays? ». *Le Devoir*, p. 32

Rowan R. (1977). Je suis une maudite innu-iskueu. *Le Devoir*, p. 12

Ruggeri, P. (2005). An Antane Kapesch. Dans Anna Paola Mossetto (dir.), *Paroles et images amérindiennes du Québec : Actes du séminaire international du CISQ à Bologne (2-3 décembre 2004)*. Bologna : Pendragon.

Trudel, C. (1979). Une Mère Courage montagnaise. *Le Devoir*, p. 18B

NOTES

- i Boudreau, D. (1993). Histoire de la littérature amérindienne au Québec. Montréal : l'Hexagone.
- ii Kapesh, A. A. (1975). « Ces terres dont nous avons nommé chaque ruisseau ». Dans Recherches amérindiennes du Québec, 5 (2), p. 3
- iii Brun, Henri (1975). Une injonction contre l'ITT. Dans Recherches amérindiennes au Québec, 5(2), p. 12
- iv J.R. (1976). Je suis une maudite sauvagesse. Dans Québec-Science, p. 47; Rowan, R. (1997). Féminin pluriel : Je suis une maudite sauvagesse. Dans Le Devoir, p. 12
- v Giroux, R. (1979). "Je ne veux plus qu'on m'appelle Québécoise" (An Antane Kapesh). Dans Le Soleil, p. B7
- vi Ruggeri, P. (2005). An Antane Kapesh. Dans Anna Paola Mossetto (dir.), dans Paroles et images amérindiennes du Québec : Actes du séminaire international du CISQ à Bologne (2-3 décembre 2004), Bologna : Pendragon.
- vii Kapesh, A. A. (1975). Je suis une maudite sauvagesse. Montréal: Leméac.
- viii Harel, S. (2017). Place aux littératures autochtones. Montréal : Mémoire d'encrier.